

DANIEL BOUGNOUX

Transmuniquer / Commettre

Il ne s'agit pas de conclure, ce qui voudrait dire clore, alors que nous avons vécu durant cette semaine une formidable ouverture. « La médiologie sport d'équipe », aime à dire Régis par *wishfull thinking* peut-être, mais il s'agissait en effet d'affirmer l'équipe en rencontrant d'autres interlocuteurs, des philosophes, des historiens, un homme d'État... Le pari était de brasser ici non seulement des universitaires ou de belles âmes, hôtes familiers sous ces magnifiques plafonds, mais aussi des acteurs chargés de responsabilités collectives, ce qui change le statut de la parole – or, nous tenions colloque sur le pouvoir de la parole. Il s'agissait d'ouvrir la médiologie, comme par la carambole au billard, quand toutes les boules éclatent et s'éparpillent aux quatre coins...

Personne n'écoute la même conférence, et chacun emportera d'ici un morceau de colloque ou de sa propre médiologie imaginaire. Je dirai brièvement quelques points saillants pour la mienne.

Il a été beaucoup question de l'articulation ou du passage entre « je » et « nous », à l'évidence l'une de nos boîtes noires ou de nos problématiques fortes, à suivre au fil de ce colloque. J'ai été sensible pour ma part aux exposés qui ne malmenaient pas trop la communication; notre tâche est de résister à la pensée binaire, même si c'est difficile, et nous savions, Françoise Gaillard et moi, en tendant à Régis ce titre ou ce paradigme : *communiquer-transmettre*, qu'un tel binôme servirait à valoriser la transmission en écrasant la communication. Identifiée au brouhaha, mais aussi à l'inflexion ou à la déchéance démocratique face à une nostalgie républicaine, la communication fut le *sparing partner* ou le mauvais objet de notre colloque, elle n'était pas « bonne à penser ». Elle demeure donc ce qui reste à examiner, autrement qu'en terme de repoussoir.

Ce binôme *transmettre-communiquer*, verbes actifs, convoquait les trois piliers symboliques majeurs : l'Église (ou les religions du Livre), l'École, l'État, donc les médias et les nouvelles technologies, autant de boîtes noires que nous

Richard
Wentworth,
False ceiling,
1995

Photo : John Riddy,
Courtesy Lisson
Gallery, Londres.

sommes bien loin d'avoir vraiment sondées, et qu'il faudra sans cesse ré-interroger. Une bonne part de nos questions touchaient à l'incarnation, d'où la vacuité de l'objet artistique dans nos débats, s'il est vrai que la transmission ou la communication dans le domaine de l'art, notamment contemporain, a toujours à voir avec quelques tours et retours d'un corps énergumène. Il convient dans tous ces domaines de dialectiser les binômes, car la pensée binaire est notre force d'inertie, comme la loi des trois états ; on se refuse rarement ces petits plaisirs, on pense difficilement au-delà de deux ou de trois.

Tous ces croisements au carrefour de notre médiologie ont pu donner le vertige. « Qui trop embrasse mal étroit », et comment borner le domaine de nos curiosités, ou de ces rencontres ? Il y a dans la médiologie une ambition philosophique qui devrait intéresser davantage les philosophes. Je dirais, pour paraphraser un titre célèbre de Bourdieu sur la photographie, *Un art moyen*, que la médiologie pourrait être une théorie moyenne, à la fois théorie des moyens, théorie des médias et théorie des milieux. Toujours « entre » par conséquent ou dans *l'inter*, théorie incomplète dans cette mesure, mais la médiologie rattrapée par ses propres mots d'ordre fait aussi théorie de cette incomplétude. À commencer par le point, très sensible, de la croyance ou de la foi.

Au cours d'une matinée très dense, le Père de La Brosse et Olivier Abel ont tous deux questionné le dilemme du missionnaire. Le missionnaire, je le rappelle, veut étendre ou transmettre son message mais il ne peut le faire qu'au prix d'une certaine altération de l'inappréciable objet de sa transmission. Le Père de La Brosse s'interrogeait donc sur ce qu'il faut de communication dans la transmission. Ce que nous appelons ailleurs la pragmatique de l'énonciation, mais aussi de la réception, impose au missionnaire de ménager le monde propre des futurs fidèles, rendant du même coup l'objet de sa transmission essentiellement *incertain* : comment maintenir sa pureté tout en le diffusant ? Contrairement à la phrase souvent citée d'Héraclite, « Les hommes éveillés habitent le même monde », nous savons que les médias et les nouvelles technologies en se perfectionnant fragmentent et multiplient les mondes propres de chacun ; et que l'âge de la démocratie est désormais inséparable de cette communication *pulvérisante*. Dans un monde et dans un État anciens, avec une École ancienne, au temps d'une Église ancienne, on croyait qu'à force de diffuser ou de transmettre, les hommes éveillés finiraient par habiter le même monde, mais nous assistons au processus inverse, et je crois que ce n'est pas une catastrophe.

Ce dilemme du missionnaire rejoint le paradoxe de l'amoureux. Le missionnaire comme l'amoureux voudraient s'assurer de la liberté de l'autre, ils voudraient recueillir la foi ou l'adhésion « spontanée » du récepteur. C'est évidemment un leurre car, comme le rappelait le Père de La Brosse, « le bonheur n'est pas im-

posable », pas plus que la *bonne nouvelle* de l'Évangile. Et c'est pourquoi les ruses de la transmission s'accordent avec la communication pour ménager jusqu'à un certain point, là où ce sont des sujets qui s'affrontent, le monde propre des autres. Olivier Abel a insisté à ce propos sur la dissymétrie au cœur même de la transmission, ou d'une transmission qui se penserait comme filiation, cet écart générationnel qui fait de l'acte de transmettre une parole non pas pleine mais fissurée, d'avance ébranlée par l'objection ou le monde de l'autre. Tout adulte contenant un enfant, et l'enfant de son côté aspirant à devenir adulte, disait Abel, sur cette base ils peuvent négocier. Mais les mondes en présence ne sont pas équivalents, et nous savons bien que les saints ne font pas des enfants eux-mêmes saints. La parole religieuse, selon Abel, serait celle qui donne confiance en la parole, ou qui ouvre la parole de l'autre. Une dialectique se dessine au fil de la transmission religieuse entre la lettre et l'esprit, notion très intéressante pour nos études. La foi est moins un contenu de connaissance qu'un vécu dynamique de l'esprit, lequel, selon la parole célèbre, « vivifie ». Mais comment transmettre l'esprit plutôt que la lettre ? Bateson disait de transmettre ou communiquer que c'était comme allumer un feu... Une pareille transmission ne saurait être directive ni uni-directionnelle, « triviale » comme von Foerster appelait la cinétique entre boules de billard. La médiologie autant que la pragmatique, en soulignant les aléas de la transmission, dépassent aujourd'hui cette trivialité.

Plusieurs exposés ont touché au concept d'information. Michael Palmer a rappelé la tortueuse naissance de l'information comme valeur, ce qu'elle n'a pas toujours été face aux arrogances de la croyance, du pouvoir ou de l'idéologie, en bref de la clôture informationnelle. Je dirais qu'au début peut-être, il n'y a pas vraiment d'information, pas d'objet à transmettre, qu'au début il n'y a que des sujets. L'objet se dégage lentement de la relation, ou de la transe intersubjective ; de même l'énoncé n'émerge pas toujours de l'énonciation, ni le contenu de la relation – ni l'information de la communication. Il est assez passionnant d'envisager l'histoire de l'information comme la progressive autonomisation d'un énoncé qui se détache de l'énonciation, pour devenir précisément cette inestimable valeur, à sauver car toujours menacée par les magmas ou les *refusionnements* primaires, par les forces d'agglutination. L'information en effet apporte une différence, selon la définition de Bateson rappelée par Louise Merzeau ; elle apporte, disait Palmer, une *itemisation* du monde. Dans un sens voisin, Paul Soriano a insisté sur la fin du *holon* ou de ces glus intersubjectives, qui nous poissent la pensée. L'exercice philosophique ne tend plus au système, ni au bel organisme, la pensée ici aussi s'est fragmentée et l'information nomme cette fragmentation, peut-être irréversible. Cette fragmentation de l'information accompagne l'essor de l'âge individualiste et des mondes propres de chacun. Penser

le déclin des organisations holistiques semble la tâche même de nos études médiologiques : penser l'âge démocratique, penser que la messe ou la masse est finie, et que média et masse aujourd'hui sont *désaccouplés* : le terme *mass-media* renvoie à un âge ancien, désormais dépassé.

Cette notion d'information semble en effet cruciale, et Louise Merzeau l'a lumineusement replacée au point d'équilibre des deux plateaux de notre balance. L'information n'apporte nulle résolution des contraires, mais une voie pour mieux dialectiser notre binôme. On est très loin d'avoir épuisé ce concept d'information, qu'on retrouve au carrefour de mille comportements modernes, pas seulement les médias mais aussi l'information scientifique et technique, ou les données de la documentation. Des nouvelles éphémères de la presse jusqu'aux nobles demeures du savoir, le concept d'information circule à tous les étages. N'allons donc pas nous enfermer dans un schéma binaire du type : la transmission, c'est le savoir, la communication, c'est le pouvoir, ni dans une définition shannonnienne de l'information comme mesure de l'improbabilité d'un message...

Notre rapport au futur semble un autre sujet à creuser, plusieurs fois évoqué ici. Il a surgi dans une stimulante objection de Pierre Nora à l'exposé de Régis, et le thème a refait surface dans l'exposé de Louise Merzeau. On pense souvent la transmission en référence au passé, et selon un schéma amont-aval. Dans *Critique de la raison politique*, ouvrage fondateur sur la fondation, Régis s'interrogeait déjà sur ce que c'est qu'une nation, cette croûte d'espace terrestre fléchée verticalement par une histoire commune, par un passé, une identité, une langue ou une culture. Pas de culture sans clôture, mais cette culture est calée sur un amont, mémoire ou patrimoine. Or à côté de cette mémoire rétrospective existe une autre vision, que Louise a rappelée, d'une mémoire qui projette et qui anticipe. Nos phénomènes d'identification, à l'articulation du je/nous, ne sont pas forcément orientés « amont » ni vers le passé. Un groupe peut s'identifier par l'aval, ou dans la projection fantasmatique d'un avenir commun. Et c'est notamment le cas du couple amoureux, qui ne se fonde sur aucun passé commun, mais sur la volonté de partager le même avenir. De même le peuple américain compense son manque d'histoire par la projection fantasmatique de son futur ou de ses frontières. Nous sentons qu'il y a là des modèles insuffisamment explorés d'une orientation « aval » de la transmission, ainsi que d'une identification ou d'une énonciation du « nous ».

Régis a insisté dans sa conférence inaugurale sur le modèle de la filiation, et cet accent psychanalytique orientera utilement une médiologie de la transmission, à condition de remarquer combien cette filiation est justement fléchée par un futur, et doit le ménager : nous ne transmettons pas à nos enfants en les enfermant d'avance dans la répétition de nos propres mondes. Hans Jonas a beau-

coup insisté, dans *Le principe responsabilité*, sur cette ouverture au futur qui fonde l'éducation et le geste de la transmission. Entre l'orientation amont et aval, entre la rétrospection et la prospection, il y a là pour nous des schémas qui restent à penser.

La question des médias a été touchée au fil de nos rencontres, notamment par Jean-François Kahn. Y a-t-il un « système des médias » ? Kahn en doute, contrairement à Serge Halimi par exemple, qui donne des arguments à ceux qui pensent les médias en terme de conspiration ou de système manipulateur ; Jean-François Kahn a préféré insister ici sur quelques aspects informes ou « bruyants » de l'influence médiatique. Les médias suivent l'opinion, qui suit les médias... Nous connaissons cette boucle, inconfortable pour les médiologues, mais nous avons du mal à la penser ! Que les manipulateurs soient eux-mêmes manipulés, les journalistes devant vendre leurs informations, et la « caler » pour cela sur notre attente, de sorte que l'offre et la demande d'information tournent dans un cercle..., voilà qui semble bousculer une approche qui se voudrait dénonciatrice. Le mimétisme est au cœur de ces phénomènes, et c'est encore une question médiologique à creuser, liée à la problématique de l'auto-organisation développée ici même en 1981 et 1983 autour de René Girard et de Jean-Pierre Dupuy, une auto-organisation nécessairement indirecte, et qui ne se confond pas avec l'autonomie... Cette auto-organisation touche précisément au principe d'incomplétude posé par Régis : comment un ensemble s'organise-t-il par appel à des transcendances qui peuvent être soit extérieures, donc vraiment transcendantes, soit des transcendances rabattues du type démocratique ou médiatique. Pas d'*inter* sans *méta*, mais aujourd'hui cette transcendance rabattue fait que le méta se joue entre nous, et c'est toute la question du mimétisme selon René Girard, ou de ce que j'appellerais nos *religions horizontales*. Or qu'est-ce qui nous protège du mimétisme sinon, justement, l'information ? Nos contenus d'information constituent le meilleur rempart contre les ravages de la relation. « Quel contre-pouvoir ? », demandait Jean-François Kahn, où situer, dans quel métaniveau transcendantal, le « contre-pouvoir » médiatique, expression à mettre entre guillemets tant ce contre-pouvoir est enchevêtré à ce qu'il dénonce, le politique et le médiatique tournant dans un cercle...

Cette question de l'incomplétude, rappelée dans l'exposé de Blandine Kriegel, court en filigrane à travers nos débats. L'appel à la transcendance voudrait clore le groupe, ou le rendre immanent à lui-même ; or nous vivons l'époque démocratique de la transcendance rabattue, l'époque où Dieu est mort, mais où, du même coup, il ressuscite dans le chef politique ou charismatique, dans l'idole du *show-biz* ou dans la consommation de mon voisin. Chacun cherche son médiateur chez son semblable, et cette transcendance rabattue avive les hiérar-

chies croisées et ironiques du mimétisme démocratique contemporain ; la hiérarchie se reconstitue toujours, mais elle s'enchevêtre.

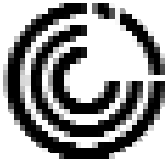
Les médias sont affrontés à cette opacité de l'entre-nous, qu'on appelle aussi l'opinion, ce quasi sujet que nous produisons mais qui nous produit en retour, et de fait nous surplombe. Comme on l'observe dans le système des prix, chacun contribue ici à produire un système qui lui revient du dehors : nous érigions en transcendance ce que nos interactions ont créé. Cette logique recoupe peut-être l'inversion du centre et de la périphérie évoquée par Jacques Perriault. Je distinguerai pour ma part deux types d'incomplétude, qui ont cheminé jusqu'ici parallèlement en médiologie sans être franchement raccordés, l'incomplétude comme appel à un infini fondateur, et c'est le schéma de la *Critique de la raison politique* selon laquelle chacun, se sachant intimement faible et impuissant, fantasme une fondation extérieure ; mais il y a aussi l'incomplétude technique, selon le mythe d'Epiméthée commenté par Bernard Stiegler, qui montre dans l'homme l'animal le plus nu, né en état de détresse, mais développant la technique en réponse à son incomplétude biologique, comme la croyance religieuse ou mythologique répond à notre incomplétude symbolique. Ces deux voies de l'incomplétude mériteraient d'être mieux articulées.

Un mot encore, concernant nos passions démocratiques, sur la pragmatique de l'énonciation et de la réception dans l'art contemporain. La réponse étudiante rapportée par Françoise Gaillard, «... d'accord, j'écris comme un sagouin, mais je me comprends », résume bien cette fragmentation des mondes qui peut aller jusqu'à l'autisme observable en démocratie. Ce « je me comprends » où l'on se barricade rejoint le « J'te raconte pas » qui signe la fin des grands récits, ou du *holon*, la promotion du micro, du propre et du privé, sans souci de l'espace jadis public, en toute négligence de l'argumentation, du récit ou de l'éducation à la raison (mot devenu risible). L'art offre un terrain très sensible à cette négligence ou aux tendances autistiques dans les évolutions en cours. Claude Mollard insistait sur la fin de l'imaginaire au profit des imaginaires, et d'une pulvérisation peut-être irréversible des cultures, des sphères de référence, d'identification ou de rattachement. Dans un monde ancien, on canalisait les transmissions symboliques dans ces conduites forcées qui s'appelaient l'État, l'Église, l'École, le Musée, le Répertoire, l'Entreprise, l'Atelier ; le programme y régnait, écrit d'avance, qu'il fallait suivre et accomplir. Notre condition démocratique rejette cette idée d'un seul programme pour tous, d'une seule Église, etc. Elle met fin du même coup à la prophétie kantienne d'un art et d'une culture conçus comme promesse de communauté et horizon de réconciliation ; nous voici devant *les mondes de l'art* (selon le titre de Howard Becker), des mondes qui s'écartent et se repoussent activement.

L'exposé de Jean Clair a fait là-dessus révélation ou coup de poing en donnant au verbe *aisthetein*, sentir, d'autres valeurs qu'anagogiques, et en montrant des « œuvres » qui ne s'élèvent pas précisément vers un pôle de lumière ni de communauté kantienne. Car l'esthétique – le *sentir* – peut aussi descendre dans l'enfer de l'abjection, des phobies ou du *repoussant*. Il arrive que l'artiste aujourd'hui préfère cet art mineur, ou qui creuse, qu'au lieu d'édifier il ruine, ou qu'il urine. Face à un art qui s'est longtemps voulu édifiant, certaines postures empruntent la voie radicalement inverse. Je me demandais en écoutant Jean Clair si quelque chose pouvait être fondé sur la répulsion. Évidemment oui. On a longtemps fondé par le haut, et Malraux encore espérait nouer par l'art le *je* au *nous* rêvé de la culture. Mais sur l'abjection ? Il se trouve que Freud pose cette question anthropologique dans *Totem et tabou*, et lui donne une réponse très intéressante pour nos débats, en nous montrant des fils qui tuent puis mangent le père qui les tyrannise. Or, la répulsion qu'engendre cet acte de barbarie extrême fonde paradoxalement, ou par un sursaut, la cité ou la civilité des frères mis d'accord par l'horreur du « plus jamais ça »... Cette horreur touche aux usages pédagogiques du film *Shoah* dans les classes. Il ne s'agit pas seulement de transmettre des contenus d'histoire, mais aussi de la relation, et de la compassion. Une information sans pitié ni compassion, une information *sans art*, est très loin de suffire.

L'art donc est revenu dans nos échanges, mais qu'est-ce qu'une œuvre ? Elle ne se résume pas à une somme d'information, car l'œuvre n'est pas cognitive, n'a pas de contenu isolable, mais elle instaure une relation et un remembrement. Non le *remember* des contenus de mémoire mais le remembrement, en nous, de nos pulsions contraires, et entre nous de nos mondes dissociés. Nous répétons dans nos études d'info-com que toute communication s'analyse en contenu et en relation ; cette distinction place chaque œuvre, comme chaque information, sous la règle cardinale de la *pertinence*. Cette valeur de pertinence veut dire qu'une information ne voyage que bornée et gouvernée par les jeux des relations, ou des répulsions, en présence. La pertinence est au cœur de la pragmatique, comme d'une médiologie qui prolongera celle-ci en étendant l'enquête aux paramètres techniques et institutionnels de l'énonciation et de la réception, du transmettre et du communiquer – faut-il dire du « transmuniquer » ?

Voilà quelques réflexions tirées de mon colloque imaginaire.



Centre Culturel International de Cerisy la Salle

Le **Centre Culturel International de Cerisy** organise, chaque année, de juin à septembre, dans le cadre accueillant d'un château du XVIIème, monument historique, des colloques réunissant artistes, chercheurs, enseignants, étudiants, mais aussi un vaste public intéressé par les échanges culturels.

Une longue tradition culturelle

- Entre 1910 et 1939, Paul Desjardins organise à l'abbaye de Pontigny les célèbres **décades**, qui réunissent d'éminentes personnalités de l'époque pour débattre de thèmes artistiques, littéraires, sociaux, politiques. Entre autres: Bachelard, Curtius, Gide, Groethuysen, Koyré, Malraux, Martin du Gard, Oppenheimer, Sartre, Schlumberger, Valéry, Wells.
- En 1952, Anne Heurgon-Desjardins, remettant le château en état, crée le **Centre Culturel de Cerisy** et, grâce au soutien des "Amis de Pontigny-Cerisy", poursuit, en lui donnant sa marque personnelle, l'œuvre de son père.
- Depuis 1977, ses filles, Edith Heurgon et Catherine Peyrou, ont repris le flambeau et donnent une nouvelle ampleur aux activités du Centre. Les sujets se sont diversifiés, les formules de travail perfectionnées et les installations modernisées.

Un même projet original

- Accueillir dans un cadre prestigieux, éloigné des agitations urbaines, pendant une période assez longue, des personnes qu'anime un même attrait pour les échanges, afin que se nouent, dans la réflexion commune, des liens durables. Ainsi, la caractéristique de Cerisy, comme de Pontigny autrefois, hors l'intérêt, certes, des thèmes choisis, c'est la qualité de l'accueil ainsi que la convivialité des rencontres, "le génie du lieu" en somme, où tout est fait pour l'agrément de chacun.
- Les propriétaires, qui assurent aussi la direction du **Centre**, mettent gracieusement les lieux à la disposition de l'**Association des Amis de Pontigny-Cerisy**, sans but lucratif et reconnue d'utilité publique, dont le Conseil d'Administration est présidé par Jacques Vistel, conseiller d'Etat.

Une régulière action soutenue

- Le **Centre Culturel** a organisé près de **400 colloques** abordant aussi bien les œuvres et la pensée d'autrefois que les mouvements intellectuels et les pratiques artistiques d'aujourd'hui, avec le concours de personnalités éminentes. Ces colloques ont donné lieu, chez divers éditeurs, à plus de **200 ouvrages**, dont certains, en collection de poche, accessibles à un large public.
- Le **Centre National du Livre** assure une aide continue pour l'organisation et l'édition des colloques. Les **collectivités territoriales** (Conseil Régional de Basse Normandie, Conseil Général de la Manche, Communauté de Communes de Cerisy) ainsi que la Direction Régionale d'Action Culturelle, apportent leur soutien au fonctionnement du centre. Ne se limitant pas à son audience internationale, l'Association peut ainsi accueillir un public local nombreux dans le cadre de sa **coopération** avec l'**Université de Caen** qui organise et publie au moins deux rencontres annuelles.

Renseignements: CCIC, 27 rue de Boulainvilliers, F - 75016 PARIS

Paris (Tél. 01 45 20 42 03, le vendredi a.m.), Cerisy (Tél. 02 33 46 91 66, Fax. 02 33 46 11 39)

Internet: <http://www.ccic-cerisy.asso.fr> ; E-mail : info.cerisy@ccic-cerisy.asso.fr



Philosophie et sciences à Cerisy

PRINCIPALES PUBLICATIONS

•Ange exterminateur (Univ. Bruxelles) •Nouveaux enjeux de l'Anthropologie (autour de Balandier) (L'Harmattan)
•Apprentissage et cultures (Karthala) •Argumentation (Mardaga) •Les théories de la Complexité (H. Atlan) (Seuil)
•Auto-organisation (Seuil) •Bastide ou le réjouissement de l'abîme (L'Harmattan) •Bateson (Seuil) •Benveniste
(Revue Linx) •Technologies et symboliques de la Communication (PUG) •Corps, Ame, Esprit (EDK) •Le corps
souffrant (Revue Agora) •L'analyse stratégique (M. Crozier) (Seuil) •La Décision (PUL) •Au nom du sens (U.
Eco) Grasset) •Epistémologie et Cognition (Mardaga) •Praxis et Cognition (L'Interdis-ciplinaire) •Le passage
des frontières (Derrida) (Galilée) •L'animal autobiographique (Derrida) (Galilée) •Ethnométhodologie: pour une
sociologie improbable ? (Découverte) •Eugen Fink (Rodopi) •Freud: judéité, lumières et romantisme (Delachaux
et Niestlé) •Structuration du social et modernité avancée (A. Giddens) (Presses Universitaires de Laval) •Girard:
violence et vérité (Grasset) •Le parler frais d'E. Goffman (Minuit) •M. Henry (Cerf) •Herméneutique: textes,
sciences (PUF) •Individualisme et autobiographie (U. de Bruxelles) •Depuis Lacan (Aubier) •Création et évé-
nement: autour de J. Ladrière (Ed. Peeters) •Levinas (Cerf) •La faculté de juger (Lyotard) (Minuit) •Mathématiques
et Arts (Hermann) •Matérialismes philosophiques (Kimé) •Présence du matérialisme (L'Harmattan) •Le Messie
(In Press) •Modernité en question (Habermas, Rorty) (Cerf) •Arguments pour une méthode (E. Morin) (Seuil)
•Mythe et mythique (Albin Michel) •Mythes et psychanalyse (In Press) •Le Paysage (L'Harmattan) •Perspectives
Systémiques (L'interdisciplinaire) •Le plaisir de parler (Minuit) •Popper (Aubier) •Production du social
(Godelier) (Fayard) •Temps et devenir (Prigogine) (Patino) •Positions de la sophistique (Vrin) •Prendre place:
espace public et culture dramatique (Recherches) •Prospective pour une gouvernance démocratique (l'Aube)
•Psychiatrie et existence (Millon) •Limites de la Rationalité (Découverte, 2 tomes) •Ricoeur (CERF) •Rythmes
(L'Harmattan) •L'Utopie de la santé parfaite (PUF) •Saussure (Revue Linx) •Schreber revisité (PU Louvain) •
Sciences Cognitives (Folio, Gallimard) •Service Public? (L'Harmattan) •Spinoza (Inst. d'Epistémologie) •Charles
Taylor (Cerf, PU Laval) •Logos et théorie des catastrophes (autour de Thom) (Patino) •Penser le sujet (A. Touraine)
(Fayard) •Métamorphoses de la Ville (Economica) •Entreprendre la Ville (l'Aube) •Métiers de la Ville (l'Aube)
•Violence et politique (Revue Ligne) •Weimar, le tournant esthétique (Anthropos) •Wittgenstein (Beauchesne).

PROCHAINS COLLOQUES

2001 • Prospective de la connaissance, dir. T. Gaudin, A. Hatchuel (juin) • Sens de la justice, sens critique,
dir. L. Thévenot (juin) • Michel Foucault, la littérature et les arts, dir. P. Artières (juin) • Auguste Comte, dir.
M. Bourdeau, J.-F. Braunstein, A. Petit (juillet) • Le symbolique et le social: le travail sociologique de P. Bourdieu,
dir. J. Dubois, P. Durand, Y. Winkin (juillet) • Témoignage et écriture de l'histoire, dir. J.-F. Chiantaretto, R.
Robin (juillet) • Argumentation et discours politique, dir. S. Bonnafous, P. Chiron, D. Ducard, C. Lévy (sep-
tembre) • Lacan dans le siècle, dir. M. Strauss (septembre) • Modernité : la nouvelle carte du temps, dir. F. Ascher,
F. Godard (septembre).

2002 • L'espace de la relation, dir. A. Bucalo, J.-M. Gauthier, J. Gorot (juillet) • Politiques de l'amitié (autour
de J. Derrida), dir. M.-L. Mallet (juillet) • Siècle: de Pontigny à Cerisy, dir. F. Chaubet, E. Heurgon, C. Paulhan
(août) • Raymond Abellio, dir. A. Faivre, J.-B. de Foucauld (septembre).